

L'institution résidentielle, tiers dans la guidance familiale

Le plus souvent les demandes d'admissions, en service résidentiel spécialisé, se font dans un contexte émotionnel difficile. Ces demandes sont souvent une *réponse* à une crise. L'adolescent brouille les cartes en créant de l'urgence (Délinquance, menace de suicide, fugues, absentéisme scolaire, violence...) L'ouverture apportée par le regard systémique nous invite à analyser la demande bien au-delà des symptômes, et de la personne qui *convoque* la rencontre.

Fréquemment une demande d'admission s'inscrit comme un *passage à l'acte* en réponse aux angoisses du jeune, de sa famille, et de son référent social.angoisses qui sont la conséquence d'une incapacité de nommer un *mal-être*.

Dans ces situations anxiogènes, les référents sociaux, sans le regard du processus interventionnel (à distinguer de la supervision) sont exposés, au risque, très humain d'élaborer des mécanismes de défense, bien entendu non conscients.

L'espace créé dans la(les) rencontre(s) de pré-admission offre la particularité d'augmenter considérablement la *capacité contenante* du dispositif d'aide déjà en place. Comme si le fait d'être en démarche était déjà en soi une partie de la solution. Cette rencontre est souvent perçue comme une première écoute en correspondance avec le *vécu* intense des participants, de la représentation dramatique qu'ils se font des problèmes. Ils arrivent avec l'espoir de « placer » l'inconfort familial dans les murs de l'établissement. De même que la salle d'attente du médecin diminue parfois l'impression de souffrance du patient, notre service devient un lieu chargé d'espoir qui autorise leur investissement. Le *contenant institutionnel* élargit considérablement ce que peut entendre le thérapeute.

Le service résidentiel devient cette issue de secours qui faisait défaut pour autant que le thérapeute puisse faire montre d'entrée de jeux de sa capacité d'*être avec*. Tant avec le jeune, qu'avec sa

famille, qu'avec le référent, capable de démonter au fur et à mesure toutes les invitations à entrer en coalition.

Chacun des participants semble vouloir présenter le meilleur de lui-même. Cette issue de secours les rassure. Souvent cette première séance est l'occasion d'un grand déploiement d'énergie.

Toute précipitation sur la demande dans la forme où elle est présentée risque de faire échouer la rencontre et de se terminer par la participation de l'institution au *passage à l'acte*... que serait l'admission, à ce moment. Risque majeur chaque fois qu'elle se trouve contrainte d'accueillir le jeune soit pour des motifs économiques soit parce qu'elle répond à des injonctions auxquelles elle ne peut se soustraire. Dans ces cas elle devra utiliser mille ruses pour se défaire des coalitions.

La position basse diminue la toute puissance que la famille et le référent aimeraient bien attribuer au S.R. La capacité du thérapeute d'établir un lien empathique avec chacun permettra qu'au nom de la gravité de la démarche entreprise, celle-ci soit post-posée..

Il arrive qu'au terme d'une première rencontre l'abaissement des tensions soit suffisamment important pour qu'elle se termine par l'adhésion de chacun sur la poursuite des rencontres dont le but devient que jamais le jeune n'ait jamais besoin de revenir un jour avec sa valise. Le S.R. reste l'issue de secours de ce nouveau dispositif qui dès lors peut se montrer plus audacieux dans le travail entrepris qu'on ne pourrait le faire dans une consultation ambulatoire dans un service de santé mentale classique. Là, par crainte de la rupture chacun s'emploie à soutenir l'équilibre acquis, les thérapeutes sont invités à partager l'envie de rejet du jeune, leurs refus sont très mal perçus. N'entendons-nous pas dire à la sortie de ces séances : « qu'ils le prennent une journée complète et on verra... » ce que le S.R. est réputé capable de faire.

A ce moment nous actons que démarre une procédure de non-admission, à laquelle participera, un temps au moins, le travailleur social qui exerce avec un mandat administratif ou judiciaire et qui a des comptes à rendre sur le déroulement de la « prise en charge » qui lui a été confiée. De plus sa présence active, en début et en fin de

procédure, permettra de mettre fin à ces rencontres bien plus tôt lorsqu'on sait que le travailleur social, poursuivra l'accompagnement de la famille dans une nouvelle position.

Dans ces rencontres, l'importance que nous accordons au « coût » émotionnel que représente une éventuelle admission suffit à sortir la famille des ornières *homéostasiques* dans lesquelles elle s'embourbait.

Et si, au cours de cette procédure, il s'avère que l'admission du jeune est nécessaire vous aurez compris qu'elle se fera débarrassée de nombreux pièges dans lesquels nous restions longtemps empêtrés, libéré d'avoir à le convaincre que quand nous sommes avec ses parents, nous ne sommes pas contre lui avec le référent, en charge d'être les opérateurs de son abandon, de son rejet.

Dès nos premières rencontres nous étions, soucieux d'aider les uns et les autres à porter un regard responsabilisant sur des symptômes qui furent bien utiles, en les aidant à laisser là les culpabilités, rempart à tout changement. Bien souvent le jeune monopolise les « fautes » de l'inconfort familial, tout changement devait venir de lui. *Parentifié*, il portait la responsabilité de la dépression de sa mère par ex. Cette tâche qui a l'odeur du sacrifice, donna du sens à sa vie, il ne faudrait pas qu'une admission, dont l'urgence fut mal évaluée, le crucifie.

Bon nombre des familles qui nous sont adressées ont déjà expérimenté un service de santé mentale ambulatoire qu'elles ont rapidement abandonné. Elles y furent bien souvent qualifiées de non-demandeuses. Elles ne s'y sentent pas à la hauteur ! ?

Elles nous rencontrent bien souvent sous la contrainte, mais la charge émotionnelle épongée par nos murs susceptibles d'héberger leur fils leurs permet d'expérimenter les bienfaits de « se regarder » vivre en position *méta*. Dans le meilleur des cas, si cette nouvelle dynamique perdure, si la famille apprivoise cette autre façon de faire face aux tensions nous pouvons l'aider à transférer cette démarche dans un service de consultation familiale proche de chez elle s'il existe.

Le passage à la symbolisation reste ardu pour ces familles qui « gèrent » leurs tensions dans la *mise en acte*. Dans ces cas il est bien difficile de faire l'économie de l'admission, que nous prendrons soin de pas nommer *placement*, terminologie qui soutient passivité ou rébellion de la part du jeune, abandon et déresponsabilisation chez les parents.

La procédure de non-admission, au S.R., propose un espace différent, susceptible d'aider certaines familles à déployer des compétences que les autres espaces sont en peine de révéler en raison de la charge émotionnelle. L'annonce d'un passage l'acte de rejet ou d'abandon est plus difficile à contenir dans un service ambulatoire.

Créer du contenant pour dénouer l'inextricable.

L'invitation lancée aux travailleurs sociaux par la famille s'inscrit dans des tentatives homéostasiques. La force de leurs appels symbiotiques, à la hauteur des symptômes qui nous convoquent chez elles, se fonde sur une ancienneté dans l'exercice de ses difficultés à communiquer bien plus grande que l'ancienneté des éducateurs(-trices)... à les écouter.

La supervision, indispensable à toutes relations d'aide, épargnera ses familles des disqualifications qui sous-tendent toutes interventions sociales qui engluent ou qui rejettent lorsque l'éducateur coupe le volume de ses résonances intérieures, fidèle qu'il est aux prescrits de son propre parentage, aux attentes de contrôle social des « pouvoirs subsidants ».

L'absence de regard de tiers, nous fait courir le risque de participer à des cascades de symbiose toxiques.

La supervision individuelle

Elle est par essence, privée, libre, sans lien entre le superviseur et l'employeur, même si elle est payée par lui. Malheureusement non subsidiée, elle fait partie intégrante du travail, aussi indispensable que le passage du chirurgien par le sas de décontamination, autant que le passage obligé du plongeur de grand fond par le caisson, dans les deux cas, il y va de la santé.

Elle aide à mettre en lumière ce qui « insiste » dans les difficultés, les douleurs, les plaintes de l'éducateur(-trice) et qui barre l'accès à l'autonomie, l'indépendance, la séparation ...au plaisir. Elle aide à faire les liens entre ce sur quoi butte l'éducateur et ce qui appartient à son histoire personnelle. Elle épargne aux familles d'être polluées par les dépendances de l'intervenant. Au-delà, si le besoin s'en fait sentir, ailleurs, elle se poursuit en aide psychothérapeutique.

L'intervision en équipe de travail.

Lieu de soutien indispensable, cette rencontre fonctionne peu. Ce que l'équipe offre à son partenaire s'arrête à lui signaler ce qui dysfonctionne. L'intervision, si elle s'arrête un pas plutôt que la supervision, nécessite une proximité psychologique centrée sur la tâche. Le plus souvent elle est évitée, les vrais échanges ont lieu or des réunions d'équipe. Pudeur et respect, dit-on ! Ne s'agit-il pas davantage de frilosité ? Cette rencontre exige des qualités de bienveillance et de courage tout à la fois ainsi qu'un leadership construit, souhaité, soutenu et partagé.

Devenant tiers pour chacun de ses membres, l'équipe augmente la capacité contenante de ceux-ci. Ils peuvent devenir plus créatifs, et mieux laisser le temps à la famille de révéler ses compétences. Comme si, face à un éducateur plus audacieux la famille ose plus prendre le risque de se tromper. Elle se sait regardée. Ne lui arrive-t-il pas de se « sentir en charge » de l'éducateur, comme nous le disions lorsque nous évoquons la symbiose en cascade.

Intégrer le processus d'intervision comme ingrédient permanent de la culture d'équipe nécessite une supervision d'équipe. Elle aidera à expérimenter dans la sécurité la proximité psychologique nécessaire. L'équipe s'exercera à la « confrontation » bienveillante et soutenante. Elle est offerte à l'autre, dans le canal de l'amour, pour lui signaler comment, hors de sa conscience, il se sert du travail pour entretenir ses propres limitations et dès lors celles des bénéficiaires qu'il accompagne.

L'équipe participera à la construction et l'entretien d'un mode de leadership en adéquation avec sa mission.

Le réseau et le tiers circulant.

L'aide aux enfants manifestant d'importants troubles du comportement et leurs familles met en œuvre de nombreuses Institutions. (ASE-Justice-Ecole-Force de l'Ordre- CMPP-...)

Ces familles « symptômes » suscitent des questionnements que d'aucun éviterait bien.

Patates chaudes, de part leur force d'inertie(homéostasie) elles s'accommodent bien de la difficulté à coopérer. Faillie que repèrent particulièrement les familles en difficulté avec la Loi. Elles font émerger les réactions transférentielles négatives qui sont à la base de nombreux passages à l'acte de travailleurs sociaux. (Certains signalements, placements...et abstentions, véritables maltraitements par non-traitement).

Le travail en réseau n'est pas la tenue d'un bon carnet d'adresses. Il est plutôt une table ronde où chaque institution est tiers par rapport à l'autre, sans prééminence de l'une sur l'autre, mais dans une réelle recherche de ce que chacun peut apporter pour que le système mis en place aboutisse au succès. Dans une recherche de solidarité qui renonce à investir dans des compétitions perdantes.

A cette table se cultive l'indispensable désir qui permet d'encore travailler avec ces familles qualifiées d'incassables. Absence de désir, prime de leur « scénario » catastrophique. Nous sommes invités à

déguster cette prime. Le processus d'intervision que peut offrir le travail en réseau nous en protège.

Si la capacité de se séparer précède l'accès à l'autonomie, il est désormais indispensable de mieux lire les symbioses toxiques auxquelles nous sommes conviés.

Il y va de notre santé comme de celle de nos clients.

L'autonomie peut se définir comme la capacité de gérer nos dépendances. La multiplication des espaces d'intervision, ne demande pas de multiplier les réunions mais de s'y présenter autrement. Avec d'autant plus de solidarité que nos clients crient leur souffrance de déliaison (plus souvent agie que ressentie ...et encore moins souvent exprimée). Ne se sentant plus en lien avec la société, ils en nouent en familles d'inextricables. Recherche désespérée dans laquelle les travailleurs sociaux leurs apparaissent trop souvent ...manquants. (Rigides ou absents).

Les procédures d'administratives ne doivent pas évacuer la rencontre de pré-admission qui est déjà un temps de travail.